

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 14

Artikel: Jaques-Dalcroze
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217131>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Avant Pâques le livre des redevances d'église sera revu, corrigé et relié comme il faut; dans le délai d'un an on en fera faire un neuf qui soit convenable.

Dans le délai de trois ans enfin on établira les extentes et reconnaissances de tous ceux revenus et autres droits de l'église afin qu'à l'avenir ils ne soient pas aliénés et que la célébration du service divin ne souffre pas de cet appauvrissement. Les paroissiens auront aussi un double signé de ces pièces.

Autel de sainte Catherine.

Les délégués visitèrent aussi l'autel de la Bienheureuse Vierge Catherine fondé autrefois dans cette église par Jordane Tressajoz, épouse d'Humbert Vollant de Pully.

Cet autel est doté de deux poses de vignes dont les revenus servent à la célébration perpétuelle de deux messes par semaine. Il est sous le patronage de l'hôpital de Sainte-Marie à Lausanne et il a pour chapelain Jaques Collet qui a reçu l'ordination canonique d'usage. A. M.

CHANT DE PRINTEMPS

dédié à son ami, M. Ch. P., par S. Chavannes, pasteur à Ormont-dessus (1859-1867).

UN de nos lecteurs a l'amabilité de nous communiquer la jolie chanson que voici, absolument inédite. Nous aurions beaucoup aimé en donner aussi la musique. Malheureusement, certaines raisons nous en empêchent.

*Déjà la neige aux flancs de nos grands monts
Cède la place à la fleur parfumée,
Et des oiseaux les joyeuses chansons
Vont réveiller l'écho sous la ramée.
Chantez, chantez, messagers du printemps,
Que votre voix si pure,
Soupire de la nature,
Pour me charmer retentisse longtemps. (bis)*

*Près du chalet j'ai vu l'herbe pousser,
Pour le bétail abondante pâture;
Un temps joyeux pour moi va commencer;
Vaches sortez de votre étable obscure!
Venez, venez, accourez à ma voix;
Là-haut l'herbe nouvelle,
A brouter vous appelle;
Montez gaiement à travers prés et bois! (bis)*

*Ah! quel plaisir! je revois mon chalet,
Vieux bâtiment bruni par les années.
Content de peu: du pain noir et du lait,
J'y passe en paix d'innocentes journées.
Coulez, coulez, jours si doux à mon cœur,
De ma paisible vie,
A l'abri de l'envie,
Qui peut troubler la joie et le bonheur? (bis)*

*Quel grand tableau se déroule à mes yeux,
Quand je gravis les cimes élancées!
Rians coteaux, forêts, lacs vaporeux,
Sommets lointains des montagnes glacées.....
Passez, passez, tour à tour devant moi,
Beautés de la patrie;
A mon âme ravie
Parlez toujours et d'amour et de foi! (bis)*

SOUVENIRS D'ENFANCE

Les tracettes.

Les souvenirs d'enfance
Ne s'effa-cent jamais.

UOMME garçonnet, nous avons tous jadis taillé deux planchettes de bois de 12 à 15 centimètres de longueur, de 4 à 5 de largeur sur une épaisseur de demi-centimètre; puis nous avons fait à chaque planchette une encoche en demi-cercle de 3 centimètres de diamètre à 2 centimètres d'une des extrémités de la planchette (on ne nous accusera pas de manquer de précision!). Comme M. Jourdain faisait de la prose et des vers, nous venions de confectionner des castagnettes. Mais posséder une paire de castagnettes n'est pas suffisant; il faut savoir s'en servir; pour cela, on introduit une des planchettes, en la fixant fortement, entre l'index et le médius, l'autre plan-

chette trouve sa place entre le médius et l'annulaire et on lui laisse une certaine mobilité. Il ne reste plus qu'à effectuer des mouvements giratoires, rapides et énergiques du membre supérieur en mettant en jeu les articulations du poignet, du coude et de l'épaule. On arrive alors après apprentissage plus ou moins long à produire des bruits variés et criards imitant des marches et des roulements de tambour. Ces bruits, en rase campagne, ne font point mal dans le paysage, mais dans un salon et dans un espace restreint, ils mettent généralement en fureur les gens graves.

Les gamins de Lausanne, dont nous étions, dénommaient cet engin: *tracettes*, d'où le verbe *tracetter*.

Toutes sortes de bois sont bonnes pour confectionner des tracettes, mais le bois dur est préféré parce que plus sonore. Si le bois est tendre, le son est étouffé, vous remédiez en une certaine mesure à cet inconvénient en carbonisant le bois; un autre truc consiste à garnir de clous jaunes les parties percuteuses des castagnettes.

Les tracettes en ardoise donnent un son clair et perçant très goûté des amateurs et très abhorré des personnes tranquilles, mais le façonnage de l'ardoise est difficile; on y arrive cependant à force de patience, pour peu que l'on ait fait quelques études secondaires, même sans baccalauréat.

Des tracetteuses-virtueuses, très enviés, font (ou du moins faisaient) des prodiges orchestraux en utilisant trois planchettes. « Ça c'était quelque chose! »

A l'occasion des *Brandons*, de joyeux Payernois ont publié un journal: *Le Tracasset*. C'est ainsi que l'on dénomme à Payerne les castagnettes. Nous empruntons à ce journal éphémère, pour terminer, les plaisantes lignes suivantes:

« Tracassets, quel joli nom, sonore, alerte et léger! Instrument musical, il est bruyant et de tonalité uniforme; mais il ne passe pas inaperçu et se prête à des variations du plus charmant effet, sans compter que dans un orchestre, s'il est employé par un musicien expert, il sert avec le tambour et la grosse caisse à masquer les couacs des violons, pistons ou flûtes.

Les tracassets! joie des enfants et terreur des parents, que de souvenirs de notre enfance ils nous rappellent! En ces temps lointains deux morceaux de bois suffisaient; il est vrai qu'il y avait la façon de les tailler: l'espèce de bois, son durcissement au feu: détails de fabrication fort importants; c'était même tout un art que de les manier habilement et d'en faire sortir des roulements et des trémolos. Aujourd'hui, ça se fabrique industriellement avec du bois et du métal; mais le résultat est le même: faire du bruit et donner des tracas à ceux qui n'aiment pas le fracas. »

Mérine.



JAQUES-DALCROZE

DE nos écrivains, compositeurs et chansonniers vaudois, Jaques-Dalcroze est assurément l'un des plus populaires, encore qu'en matière d'interprétation il soit seul, ou presque, à pouvoir donner toute leur saveur à ses chansons.

Jaques-Dalcroze était cette semaine à Lausanne, où il est venu faire, à la Maison du Peuple, une démonstration de sa « Gymnastique rythmique » et présider à la constitution dans la capitale vaudoise d'une « Association Jaques-Dalcroze », qui patronnera l'institut de gymnastique rythmique, ouvert, il y a quelques mois, grâce à la bienveillance intelligente de l'autorité municipale, dans le vaste local supérieur de la salle Jean Muret, rue Chaucrau. Disons que cet institut, tout jeune qu'il soit, est en pleine prospérité. Il compte un nombre d'élèves

très réjouissant et qui va croissant de jour en jour.

A propos de tout cela, il est certainement intéressant de reproduire ici le compte-rendu publié par le *Journal d'Yverdon*, d'une conférence-récital qu'ont faite là-bas — que ne la répètent-ils à Lausanne, où les attend le succès le plus certain? — MM. Gagnaux et Herzog. Le sujet traité était: « Jaques-Dalcroze chansonnier ». Voici:

Né à Vienne (Autriche), Emile Jaques n'en est pas moins un Vaudois authentique, puisque la commune d'origine de sa famille est Ste-Croix. Ce fut plus tard, et pour des raisons artistiques, qu'il ajouta le nom de Dalcroze à celui qu'il portait déjà. Son œuvre, a dit le conférencier, est considérable. Il s'est révélé poète, musicien, rythmicien subtil et adroit. Tantôt sa chanson, premiers accents de jeunesse, est satyrique, goguenarde, aux allures de pirates que connaissent les étudiants; tantôt elle est émue, la fibre patriotique et familiale vibre, « nous n'avons qu'une devise: c'est chez nous ».

La différence entre le Genevois un peu gourmé, le Neuchâtelois, légèrement farouche, le Vaudois bon enfant, rouillard, aux allures volontiers nonchalantes, apparaît: « Il fait un froid solennel, de Genève à Neuchâtel; ce n'est guère qu'au canton de Vaud, qu'en prenant un verre il fait un peu plus chaud ».

Notre coin, petite patrie dans la plus grande, bonheur fait d'intimité, amour du vieux toit qui vous abrite, nous touche profondément.

O ma chère maison, si vieille, si vieille!

Le soir, dans la chambre close, on se serre le coude, autour de la lampe. Vous les petits, sachez profiter de la vie de famille; lorsqu'on est près de sa maman « on se sent à la « chotte ». C'est encore l'inoubliable période où les mains sales, on frotte ses doigts dans son nez, on chippe du sucre « turelure », en faisant des confitures, en faisant les bric-lats ».

De toute cette intimité, Jaques-Dalcroze a créé le tableau le plus charmant: Il fait chanter les enfants comme ceux-ci pensent; il leur enseigne le patriotisme et leur donne une règle de vie, pour leur « apprendre à n'aimer qu'à bon escient ».

La chanson gaie, l'humour romand, la note juste ont leur place marquée dans les recueils de Jaques. Son esprit de drôlerie cocasse n'épargne personne. Toutes les exagérations et les ridicules, à la vie comme à la campagne, passent dans ses couplets. « Le grimpon? » « entendez-vous chanter le coucou, niou? » — « Les Nianioux, qui ne connaissent pas les poses... »; « les garçons de Rolle, qui sont bénévoles, mais un peu lents; ceux de Morges qui bouillonnent, mais en dedans ».

Les joies de chez nous sont chantées avec finesse. D'autre part, toute joie a son lendemain, « l'amour comme la meilleure fondue, ne dure qu'un moment ».

Puis ce sont les filles de notre pays qui gardent toujours leur quant à soi bien marqué; les fillettes d'Estavayer ou celles de St-Prex, qui vont se promener sur la rive pour parler de mariage et du bon ami. Une fois rentrées à la maison, elles gardent un silence prudent.

Il y a les bonnes dames de St-Gervais, le petit rasta qui se promène sur la Corraterie; le monsieur qui fait beaucoup pour les pauvres: « c'est pas un homme, c'est un saint; il est comme ça par nature. Eh! mon té, il a tant de cœur; eh! mon té quel belle âme ».

On trouve aussi dans ces pages amusantes, la recette pour faire un discours de cantine, qui provoque les applaudissements par son: « Tra ra ta... Confédération! » Il n'est pas jusqu'à la sainte éloquence patriotique qu'il ne blague.

Nous n'avons que faire des esprits chagrins critiquant tout et sans cesse en alarmes: « Laissez-nous donc planter nos choux; rien ne sera perdu chez nous. »

D'ailleurs, ne nous reste-t-il pas une suprême consolation, la vieille rengaine, si connue: « Il n'y en a point comme nous. »

Le clairon a sonné, c'est l'école de recrues; c'est ton bataillon qui t'appelle, soldat; il s'agit de prendre l'engagement sacré. A quoi bon monter

cette nature qui est une amie; marche courageux sur les grandes routes poussiéreuses; si le sac est lourd, qu'importe; le ciel te sourit, l'alouette chante en suivant d'un regard étonné, le beau régiment qui passe.

Le repos approche, allonge le pas, nous entrons dans la ville tranquille « au bruit des tambours, au son des clairons ».

Au reste, la vie militaire a des compensations. De toutes ses petites misères est faite mon existence de soldat, mais aussi mon idéal et la conscience de ma responsabilité. Je suis soldat, voici mon drapeau; ô cher pays; à toi ma première chanson, celle du sol natal bien-aimé.

Aucune des beautés qui te parent ne m'est inconnue. J'ai participé à toutes les fêtes, gravi tes montagnes, longé tes rivières, couru tout « le long de l'eau »; plus je te connais, plus je t'aime. Et pénétré de toutes ces raisons de chérir mon pays, je chanterai le chant large et simple qui jaillit de mon cœur comme d'une source vive: « Chantons en cœur le pays romand », auquel, pour terminer, l'auditoire tout entier mêle ses voix et un peu de son âme en faveur de la patrie dont la figure plane au-dessus de nos misères et de nos petites choses.

Consolation. — Mais je ne parais pas si « décati » que ça, quand je me regarde à la glace.

— La glace conserve, pardi !

Les gosses. — Trois gosses entrent dans un magasin :

— Je voudrais pour 20 centimes de jus, dit le premier.

Consciencieusement, l'épicière gravit son échelle double, prend sur le rayon supérieur le carton de cassano et sert son jeune client, puis remet carton et échelle en place.

— Et toi, que veux-tu ? demande-t-il au second.

— J'en voudrais aussi pour 20 centimes.

— Tu ne pouvais pas me le dire tout de suite ?

Après l'avoir servi, l'épicière, prudemment, s'adresse au troisième :

— Et toi, en veux-tu aussi pour 20 centimes ?

— Non, m'sieu.

Remise en place du carton de jus et de l'échelle.

Puis :

— Alors, que veux-tu ?

— J'en voudrais que pour dix !

Mr.

M. C.

UN PRISONNIER D'ÉTAT SOUS LE RÉGIME BERNOIS

Détails empruntés à la « Revue historique », an 1897. M. Eug. Mottaz.

Pour avoir assisté au banquet de Rolle en 1791, le capitaine Muller de la Mothe et son ami le lieutenant Rosset, furent traduits devant une Haute Commission de LL. EE., siégeant à Rolle, et condamnés à être enfermés dans la forteresse de Chillon. Le transport des prisonniers devait se faire au moyen d'une barque armée, sous escorte commandée par Fr. Pillichody, seigneur de Bavois, capitaine de chasseurs et défenseur acharné de l'ancien régime.

Nous laissons la parole à Muller de la Mothe :

« La maison était remplie de soldats de la garde; déjà deux sentinelles gardaient ma porte; toutes les dispositions étant prises on me fit sortir. Je retrouvai mon pauvre ami sur l'escalier, entouré de son côté et conservant la contenance la plus courageuse; la mienne était sans contredit beaucoup plus émue.

« On nous fit passer par une cour de derrière, qui a son issue sur la promenade de Rolle. Dans cette cour, je trouvai M. Pillichody, capitaine de chasseurs, dont tout l'équipage était plus semblable à celui d'un pandour. Un grand chapeau sous lequel paraissaient d'énormes moustaches; outre le baudrier était une giberne à la ceinture, recouverte avec de la peau d'ours sur laquelle s'appuyaient deux pistolets en croix. Le reste de la personne était en pantalon de drap bleu et en bottines; armé par dessus le tout d'un grand sabre turc. Il était à la tête d'un détachement de quarante hommes qui nous attendait à la porte, formé en deux lignes. M. Pillichody, comme ancienne connaissance, s'avança vers moi et me dit : « Mon camarade, il m'est bien douloureux d'être chargé d'une commission aussi dure; j'espère que vous le pardonnerez, à

mon devoir. » Je lui répondis : « Puisque je dois me voir ici, j'aime mieux que ce soit vous qu'un autre... »

« Après être entrés dans la barque, on nous fit descendre à fond de cale et le bruit des rames nous fit bientôt entendre qu'on s'éloignait du bord. »

En passant près d'Ouchy, des cris tumultueux se firent entendre et des voix menaçantes leur répondirent. Les cris partaient de la bouche de MM. Blanchet, Jaquet, Bugnion, Lardy, de nombreux patriotes amis des prisonniers, qui, ne pouvant se résoudre à les laisser emmener sans tenter leur délivrance, s'avançaient sur le lac, se disposant à monter à l'abordage. D'une autre part, Pillichody, qui commandait l'équipage, faisait charger les fusils de ses gens et pointer les canons sur le tillac. Sa fière attitude finit par éloigner les assaillants. (L. Vulliemin. Chillon 328.)

« Le débarquement à Chillon se fit avec grand fracas. D'une première enceinte, nous passons dans une autre où étaient rangées cinq pièces de canon. Là, est une grande tour carrée avec un escalier de bois qui monte en dehors jusqu'à une porte de fer qu'on me fit franchir. La porte se referma et pour la première fois j'entendis tourner sur moi le verrou... »

O. D.



L'ŒUF D'OR

Un conte des Alpes Vaudoises.

Il y avait une fois — toute légende qui se respecte ne saurait commencer autrement — il y avait une fois, dans un village des Ormonts, une bonne vieille grand-mère, qui portait coiffe à dentelles et courte jupe de milaine, comme il sied à une femme âgée du haut pays vaudois. Cette bonne vieille grand-mère avait, naturellement, un petit-fils, et ce petit-fils, c'était moi. A l'époque, je passais, dans toute la commune, pour un terrible « brelurin »; en été, courant les pâturages avec nos « motaïles » et nos « biantzettes »; en hiver, usant des « fonds de tzausses » sur la neige ou sur le lugeon. Ma brave mère levait les bras au ciel, disant :

— Il ne peut pas rester en place !

Mon père riait et ma grand-mère grondait très doucement; si doucement que je compris bien vite toute la gracieuse indulgence de ces gronderies, dites à mi-voix, avec un demi-sourire et un regard si caressant. Grand-mère Sylvie, que n'êtes-vous encore au coin de l'âtre ou tout auprès du « craïsu » à reprendre mes bas sur l'œuf de bois tourné !

Ma grand-mère savait des histoires. Elle en savait beaucoup. Elle en savait de mille sortes : gaies, tristes, longues, brèves. Elle en savait en français et en patois. Peut-être les improvisait-elle pour mon plaisir ? Peut-être les avait-elle entendues, jadis, toute fillette ? J'ignore; mais son répertoire était considérable et elle y puisait souvent pour me rettenir au chalet.

C'est une de ces histoires que je veux vous conter.

I

Donc, un dimanche matin, après le sermon, David Durngiat chaussa des souliers ferrés et des guêtres de milaine, mit dans sa poche de veste une croûte de pain, un bout de saucisse et demi-quartette de kirsch, puis, ayant choisi un solide bâton, il partit. Journée superbe. C'était la fin avril et le printemps très joli, voire un peu chaud. Déjà la neige commençait de fondre sur les crêtes, provoquant plus tôt qu'il n'est coutume, la débâcle le long des pentes. On avait entendu, de la vallée, à plusieurs reprises, le roulement des avalanches; et David Durngiat, qui possédait un chalet au-dessus de la Vuarnaz, désirait se rendre compte de l'effet produit.

Vingt ans, célibataire, robuste et long jambé, il ne craignait guère quelques heures de marche dans

la neige, même si celle-ci ne portait pas. Et la course lui fut agréable. L'arrivée aussi. Là-haut, tout est en ordre. Le chalet — qui date de 1627 — n'a point souffert des bourrasques, et l'inscription, au-dessus de la porte — *En Dieu mon espoir j'ai mis* — se justifie une fois encore. Maintenant, David Durngiat, assis sur la pierre d'entrée mange son pain et sa saucisse, qu'il arrose d'un coup de liqueur. Puis, sa pipe allumée — une bonne pipe du Guggisberg — il regarde au loin, rêvassant et fumant. La vie est douce. La terre est belle. Cette étendue neigeuse, qui va mourir vers la vallée, où, ce matin, au départ, il a cueilli les premières violettes; ces chalets brunis, noircis, patinés, d'ou, maintenant, s'élèvent les fumées du foyer; ces sapins noirs, en masses compactes ou en bouquets épars, ces rochers, ce ciel très pur, un peu pâle, tout cela est beau, tout cela est bon. David Durngiat sent la magnificence de ces choses. Il ne saurait l'exprimer et, peut-être, le sût-il, qu'il ne le voudrait pas, gardant en lui, comme tout vrai montagnard, l'émotion de l'heure qui passe.

Et, tout à coup, David Durngiat examine curieusement la neige, à quelques pas de lui. Un objet, jusqu'alors inaperçu, est là, presque à portée de sa main. Et quel objet ! Non, ce n'est pas croyable. Un œuf. Un œuf énorme, aussi gros que certain œuf d'autruche que M. le régent conserve dans le buffet de l'école et qu'il exhibe aux grandes solennités scolaires, avec un petit singe empaillé, des silex de l'âge de pierre, une noix de coco et divers bibelots d'histoire naturelle. Aussi gros, oui. Plus gros, même. Mais ce n'est pas un œuf d'autruche. C'est un œuf tout doré, brillant au soleil. Qui sait ? Il est peut-être en or pur. Chose étrange — chose diabolique ma foi — cet œuf, qui doit être pesant, repose sur la neige sans enfoncer le moins du monde, aussi léger, en apparence, que la coquille vide d'un œuf de poule.

David Durngiat ferma les yeux et se pinça à la cuisse, croyant dormir. Mais il ne dormait pas. Alors, il regarda de nouveau : l'œuf brillait à la même place. David Durngiat se leva pour le prendre. Il se baissa et, comme il allait poser la main sur ce trésor... prrrrrr, l'objet glissa, aussi bien qu'une luge, pour s'arrêter à quelques mètres plus bas. Stupéfait, le garçon pensa :

— Je l'ai touché et poussé sans m'en apercevoir.

Et il courut. Mais l'œuf glissa plus loin. Nouvelle course : nouvelle glissade. La poursuite continua. L'œuf, tantôt à gauche, tantôt à droite, glissait sans même laisser une trace sur la neige. Durngiat courait, sautait, haletant, en sueur, jurant, pestant, grommelant toutes les énergiques patoiseries du parler ormonnien. Mais, baste, l'œuf glissait toujours, sans plus se soucier de l'homme que des injures. Fatigué, David s'arrêta pour s'essuyer le visage et ramasser une poignée de neige, dont il s'humecta les lèvres, tout en marmonnant.

— Laquelle m'arrive là ! T'il possible, au monde ? C'est égal, je ne m'en dédis pas. Faut que je l'attrape. S'il continue tout droit, ce gros rocher, là-bas, l'arrêtera et, ma fi, bien tout malin qu'il est, pas moyen de m'échapper !

Encouragé, David se remit en chasse. L'œuf glissait directement vers le rocher.

— Cette fois, pensa le garçon, ça y est.

Et, de joie, il bondit en avant. Toutefois, une appréhension le talonnait encore.

— Pourvu que ce diable d'œuf ne fasse pas croquet.

Mais non. Ce diable d'œuf poursuivait sa route sans obliquer. Même, il ralentit un peu son allure et, ainsi, David gagna du terrain, arriva au rocher, touchant presque sa proie. Il riait de bon cœur. Gaité brève. Au moment où la victoire semblait assurée, l'œuf pénétra dans une fissure que le montagnard n'avait pas remarquée, fissure assez large cependant et assez haute pour laisser passer un homme de belle taille. Entraîné par son élan, le malheureux garçon pénétra à la suite de l'œuf d'or. Alors une détonation formidable ébranla le bloc de granit, et David, épouvanté, voulut revenir sur ses pas, mais la fissure avait disparu. Il était prisonnier.

A suivre.)

Paul AMIGUET.